

Suzy *Andrée* Ramamonjisoa

**Albert Rakoto Ratsimamanga
et
moi**

1. L'héritage

Bibliothèque
malgache

*... À l'heure actuelle, c'est la loi de la nature,
je me souviens de beaucoup de choses...*

Albert Rakoto Ratsimamanga
Avarabohitra, Antananarivo-banlieue
Madagascar

Janvier 1999

Ratsimamanga vivant

Si l'absence physique du Professeur peut changer certains aspects du projet que nous formulions ensemble d'écrire sur lui, la lecture de ce volume qu'il a lu et aimé montre à quel point l'homme fut jusqu'au bout rempli de cette vie qu'il a tant servie.

Nous avons réalisé les entretiens qui sont à la base de ce volume sur *L'Héritage* à la fin du XX^e siècle. Partout dans le monde le courant prospectiviste depuis une décennie faisait le bilan du XX^e siècle pour préparer le XXI^e siècle. Avec le Professeur, nous avons discuté des acquis de ce courant à Madagascar. Ce fut un réel plaisir pour nous de penser aux bases de « l'ajustement culturel » nécessaire pour le corps national et international qu'en tant que citoyens malgaches conscients il nous faut construire pour réussir notre efficacité dans le nouveau millénaire.

Ratsimamanga aurait aimé être là pour voir comment les choses vont vite et aurait tout fait pour donner son avis à qui de droit. Mais en lisant les résultats des premiers entretiens, on se rend compte de la vivacité de cet esprit qui, au-delà de l'événementiel, savait identifier l'essentiel et s'y tenir avec l'opiniâtreté stratégique qui le caractérisait.

Ratsimamanga vit en nous et nous donne une belle leçon d'optimisme dans *L'Héritage*.

SUZY ANDRÉE RAMAMONJISOA

Septembre 2007

Prologue aux Chants Révélés d'un Musicien

Canne, précéder un Prince ? Étoile du matin, devancer le soleil ? Petite pirogue, voguer de soi-même ? Que non pas. Mais il fallait que certaines choses soient dites. Et ils seront nombreux ceux qui, de ces dits, renforceront les minceurs, répareront les ruptures, rempliront les lacunes. Alors, qu'il ne me soit pas trop tenu compte des premières lignes. L'eau en soudaine turbulence au bord d'une rivière, et l'éclaboussure est si vite arrivée.

Notre maître à tous, le professeur Rakoto Ratsimamanga fait partie depuis longtemps du légendaire malgache. Par ceux qui le côtoient dans le quotidien du travail, il est vénéré. Pour ceux qui ont été les compagnons de sa vie, il demeure le havre total. Dans la rue, dans les campagnes encore plus, des gens rayonnent à le rencontrer, s'émerveillent à le toucher, trouvent bonheur à l'entendre deviser avec eux, pliant le temps aux richesses des hommes. Des universitaires de renom, et d'autres encore, veulent donner son nom à l'Université historique d'Antananarivo. Des groupes sociaux, une multitude, sollicitent en permanence son parrainage. Des jeunes gens guettent sa pensée pour s'y engouffrer les yeux fermés. Des enfants déclinent son nom dans des écoles. Des chaînes de prière se constituent au moindre de ses éternuements. Des media courent après lui qui les esquive au possible, avec art, et toujours tact. Des lignes d'esprit d'un journal, au quotidien, on retient l'illustration de sa figure malicieuse. Des biographes ont déjà écrit sur lui.

Images surtout. Présence quelquefois. Les collines sont les royaumes des brumes. Des rizières, les moustiques font leurs fiefs. Les bras d'eaux hébergent les crocodiles. Tout au naturel aussi, le Vieux Malgache porte en lui la parole. Laquelle, dans son flot, ne révèle l'essentiel qu'à la réflexion. Un Malgache ne se livre jamais volontiers. Pour respecter l'autre, pour lui permettre de s'épanouir, en être et en pensée. À plus forte raison, un Malgache qui a longtemps été, et dont les vents déploient ainsi les longs cheveux au fil des temps. Hiatus entre le verbe et l'agir il peut alors paraître. Trésor, mais caché. À la manière des « sources que cèlent les ronces » du poète Jean-Joseph Rabearivelo. Mais lorsque, les temps venus, l'acte matérialise enfin le non-dit, le vivant résonne de l'éclatement des pierres, de la ruée des zébus, de la puissance de la foudre. Qui ne le connaissait bien sûr ? Mais aussi qui le connaissait vraiment ? Or, voici qu'il se laisse à parler, plus que jamais il ne le fit.

Il fallait pour cela la complexité patiente et passionnée de Ramamonjisoa. Chercheur de haute volée. Renommée. Dans les méandres des tracés obscurs au commun des mortels, de l'anthropologie, de la sociologie, d'autres choses encore. Dans ces entêtements de l'homme à se découvrir. Avec science, du concept au faire. Elle est plus qu'experte dans son métier, à avancer aux côtés de l'humain. Esprit et cœur ouverts. Sa technique superbe, elle la met au service de deux ou trois atouts majeurs en la circonstance. Elle appartient à une famille grande et large par ses ramifications dans les différents aspects de la société malgache. Elle a été conduite à vivre et à se former à la fois à Madagascar et en Europe. Elle est tout aussi imprégnée des cultures du Sud que de celles du Nord, depuis sa première jeunesse. Elle se veut viscéralement Malgache dans ses options, ses projets, ses soucis, ses ambitions, ses satisfactions, ses tendances profondes, ses mouvements vers l'autre. En un mot, il est une quasi certitude que le professeur Rakoto Ratsimamanga retrouve en elle beaucoup de ses

propres profils. L'étincelle est donc venue. Non point nuages poussés par les vents. Non plus que tonnerre fuyant l'éclair. Non pas burin enfoncé par le marteau. Mais dans la spontanéité réfléchie, l'harmonie des intelligences.

La transcription nue des propos du Maître, qui est violoniste et baigne dans la musique, contraste avec le tumulte magnétique qui entoure son aura. Elle rappelle l'apaisement subit que Mendelssohn ordonne à ses notes lorsqu'enfin l'Éternel passe devant Elie au Mont Horeb. Dans « un son doux et subtil », tout autre que le « grand vent violent », le « tremblement de terre », et le « feu ». La pensée du Professeur Rakoto Ratsimamanga est là. Sans aucun fard intermédiaire. Directe enfin. Riche de toute une vie, et lourde aussi de conséquence. À sa manière malgache de triturer les concepts. Éparpillée vers une infinité de thèmes. En survol et en approfondissement à la fois. Avec beaucoup de redites. Sur ce qu'elle se délecte sans doute à garder comme l'essentiel au soir de son aventure. En manière des chants tardifs. Du Bach des *canonische Veränderungen*. Du Brahms des *Ernste Gesänge*. Du Strauss des *Letzte Lieder*. Lumière. Profondeur. Concision. Sentiments. Messages. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Le Malgache Père et Mère de la communauté lègue à l'éternité des collines, des rivières, et des rochers le sublimé de sa vie. Sans douleur. Sans concession. Avec sérénité. Monument. Histoire. Car il est carrefour. Des temps. Des générations. Des sociétés. Des civilisations. Des cultures. Inépuisable. Non point comme la mèche d'une lampe qui ne parviendrait au jour que pour être cendres. Non plus que la rosée dont le soleil ne ferait que brouillards. Non pas les eaux d'inondation, furieuses mais passagères. Mais bien comme la douceur sans fin des longues pousses de canne à sucre. Les temps libres à l'infini des puits jamais desséchés. Le précieux éternel des sources d'eaux pour toujours vives.

Le Professeur Rakoto Ratsimamanga aligne les mots, chante les idées, trace les voies. Alors se réveille tout ce qui fait

les Malgaches. Les ondées qui font leurs cieux. Les essences
qui imprègnent leur terre. Les vents des huit horizons qui les
nourrissent des âmes de leurs Ancêtres.

RAMAHANDRIDONA
Professeur d'Endocrinologie
Octobre 2000

Chapitre I

Pourquoi écrire sur Albert Ratsimamanga ?

Comment surtout écrire sur Albert Rakoto Ratsimamanga ?

Puisque cet ouvrage doit peindre un personnage, il en est un qui doit s'effacer à son profit le long de ces lignes. C'est l'auteur.

Dans ce livre conçu à partir d'une série d'entretiens avec le Professeur Rakoto Ratsimamanga, dont le nom est attaché à un siècle de l'histoire malgache, il sera difficile de savoir qui est l'auteur et qui est le sujet. La technique d'écriture choisie, qui doit son fondement essentiel mais non suffisant à l'analyse de contenu des propos tenus par le sujet, n'emprunte à la littérature qu'un certain mode d'agencement des mots au service d'une pensée : celle d'un homme exprimé par lui-même.

Afin cependant de mieux faire comprendre la manière dont je me suis engagée dans le dialogue qui a conduit à cette écriture, afin de mieux expliciter la distance ou la proximité que le simple scribe que je suis entretient avec le « sujet » choisi, je me dois au départ de cette entreprise de parler à la première personne.

En bonne Malgache respectueuse de la tradition, je devrais m'excuser de me mettre en avant. D'autant que le centre de mes écrits est d'une envergure qui exige la modestie. J'ai opté cependant pour le « je » dans cette première partie

pour bien marquer que beaucoup de choses ont pu m'échapper. Il est certain que ma propre personnalité a joué son rôle malgré le parti pris de non-directivité dans la technique des entretiens. En dépit du désir de transcrire la manière dont le personnage s'exprime sur lui-même, je n'ai sûrement pas échappé au danger de m'en distancier, qualité scientifique certes, mais qui peut être ressentie comme une trahison par celui dont on restitue les propos. J'ai essayé de montrer dans quelle mesure ce que peut relater un Ratsimamanga a aussi des rapports avec ma propre vie. Il me paraît donc indispensable de décrire au préalable certaines des composantes qui ont pu justifier les questions et l'interprétation des réponses obtenues lors de ces entretiens.

J'ai eu l'intuition qu'un livre sur Albert Rakoto Ratsimamanga était une nécessité historique parce que c'est un homme de science reconnu et qu'en tant qu'individu, sa perception des choses de la vie et de la mort est comme la poésie inhérente à tout parcours réussi. On peut célébrer la vie de Ratsimamanga comme une épopée triomphale, pour mieux en souligner la grandeur. Mais ne peut-on chanter la grandeur tout en privilégiant l'humain ?

Quand on rencontre le Professeur Albert Ratsimamanga, on est frappé par la joie de vivre qui l'habite. Je pensais que traverser avec tant d'allégresse le vingtième siècle comportait quelques recettes qui pouvaient être sinon utiles, du moins intéressantes de connaître. Et que la personne fût malgache me les rendait plus indispensables encore à traduire.

C'est avant tout à Madagascar que je pense à travers les questions que je pose et aux Malgaches en priorité que j'aimerais que les réponses s'adressent.

Mais la dimension des questions soulevées par l'œuvre et la qualité de la personne présentée empêche que l'intérêt se limite au cadre strictement malgache. C'est l'homme universel, l'homme des peuples opprimés, démontrant à la face du monde la réussite possible d'un fils des bannis de la terre, qu'il

est passionnant d'appréhender. Vivre le combat qu'il a mené, l'avoir réussi et affirmer son optimisme suppose, non des secrets, mais des exigences et des rêves qu'il m'importait au plus haut point de connaître.

D'une certaine manière, la science et la poésie sont sœurs, car elles sont deux formes également sophistiquées pour créer du rêve à partir du concret, constructions privilégiées issues du sensible et du réel. Elles se fondent l'une et l'autre sur la maîtrise de certaines règles qui, exigeant précision et esthétique, réclament une certaine pureté dans l'intention, le raisonnement et même l'émotion. Un bel article scientifique comme un beau texte poétique n'ont pas cet air ou ce ton redondant de la fausse science ou de la fausse littérature. Ils sont recherche de dépouillement, exercice de spiritualité et cette astreinte a pour but ultime, chacune à sa manière, de changer la vie.

Ratsimamanga change la vie avec ses découvertes et ses médicaments, mais il peut de plus apporter les raisons vitales qui l'ont animé.

Peut-être que d'avoir compris l'importance des mythes et des légendes dans la vie des Malgaches et la formation des sentiments humains dans mon pays m'a amenée à ressentir plus facilement l'importance de certaines des paroles du Professeur dont la simplicité peut dérouter celui qui attendrait là un discours savant.

Nous nous rencontrions parfois à l'Académie Nationale des Arts, des Lettres et des Sciences, cette Académie Malgache née de la période coloniale et qui reste malgré les turbulences de l'histoire un lieu d'échanges convivial où toutes les tendances peuvent s'exprimer à condition de se plier à certaines règles de préséance. J'y avais remarqué l'enthousiasme juvénile du Professeur et sa constance à suivre les travaux d'autres chercheurs plus jeunes et à les encourager.

Quand je vins lui demander d'écrire sur lui, je fus surprise par nos premiers entretiens. Au-delà du naturel de l'accueil, et

de sa bienveillance, et malgré mon audace, j'étais fascinée par le personnage. Je suppose qu'étant malgache, je ressentais la présence du vécu et de l'histoire dans les paroles de l'« Ancêtre vivant », *razana velona*. Car j'étais bien en présence d'une légende vivante.

Ce genre de face-à-face a la charge affective de la rencontre du sacré telle qu'elle s'inscrit dans la culture malgache.

Cette vive impression qu'il fit sur moi, je ne l'ai ressentie que rarement. Et seulement envers de grands héros de notre histoire. Il s'agit de cette race de gens assurés de leur immortalité qui se laissent approcher en tâchant de montrer à quel point ils sont comme tout le monde. Mais ils ne le sont pas. Aussi semblent-ils s'en excuser, avec une humilité qui signe la vraie grandeur.

Pour le voir et lui exposer mon projet de livre, j'avais demandé à Olivier Rakotoson de nous mettre en relation. Olivier étant à la fois son neveu et fils adoptif, mais aussi mon neveu par son mariage avec une de mes nièces, nous nous trouvions parents, *havana*, grâce à l'amour des « enfants », *zanaka*, qui liait nos deux familles. Une première rencontre, à l'occasion d'un déjeuner chez les Ratsimamanga, nous a réunis, Suzanne Urveg Ratsimamanga, Olivier Rakotoson, le Professeur et moi. Les paroles de bienvenue et de remerciement de mon hôte pour l'idée de ce livre furent avancées simplement, avec une force qui correspond à l'authenticité de l'être, loin des phrases alambiquées et incompréhensibles de ces « intellectuels » dont les références fondatrices sont ailleurs que dans leur propre vie.

Les entretiens débutèrent sans tarder dans l'appartement, avec un magnétophone installé avec amour par Suzanne Urveg. Les séances de travail ont duré pour le seul premier volume près d'un an, à un rythme bihebdomadaire. Loin de lui être une astreinte, les séances paraissaient faire plaisir au Professeur.

Je prends à témoin ses souvenirs d'enfance qu'il livra avec une fraîcheur et une sincérité peu communes. Le langage qu'il utilise est fait de cette saveur spécifique aux intellectuels malgaches formés à Madagascar et qui ont assez séjourné en France pour parler le français courant. Ce mélange de culture malgache et de culture française en dehors des événements académiques, donne une sorte de ratatouille, l'inimitable « riz aux brèdes » ou *vary amin'anana* avec laquelle nous nous exprimons entre nous, au grand dam des puristes de tous bords. Parler en français avec des malgachismes le plus souvent, ou la réciproque, nous lie et nous donne l'occasion de rire de nous-mêmes. Dans le cas de Ratsimamanga, le va-et-vient entre les deux langues est constant et permet une expression plus complète de sentiments profonds. S'il me confia des souvenirs et des émotions très personnelles, nos entretiens ont pu dégager jusqu'aux « formes héroïsées du moi » de l'enfant Ratsimamanga. Je pensais quelquefois à des contes malgaches sur le thème du petit garçon tellement plus intelligent que les camarades de son âge qu'à la fin il devient roi. Le va-et-vient à l'intérieur même de son discours a exigé de moi une sorte d'exercice exégétique pour distinguer le jeune Albert Rakoto Ratsimamanga, à la conscience historique anormalement éveillée, de l'adolescent audacieux, du jeune homme passionné, afin de rétablir les traces, et parfois les distorsions d'une émotion qui a vécu un siècle de notre histoire dans des formes qui appartiennent il est vrai à un double héritage : la culture ancienne des Malgaches et le christianisme.

Dans le contexte de toute tradition, il est des devoirs auxquels l'homme bien né, plus que tout autre, s'astreint dès l'enfance. Le milieu qui l'entoure et les comportements de la société tout entière les lui rappellent constamment. D'emblée, les propos de Ratsimamanga proposent la recherche d'une permanence dans son destin individuel intégré dans l'histoire de son pays ainsi qu'à celle du monde où s'inscrit l'homme

malgache de haut rang. Parfois, il me semblait moi-même être redevenue la petite fille qui écoutait la moindre parole de son père. Mais ce serait plutôt à mon grand-père que j'aurais dû penser, de par les événements évoqués qui relevaient du dix-neuvième siècle. Parfois, c'était le chercheur qui était ravi de voir confirmée une de ses hypothèses. Pour moi, c'était une expérience d'autant plus enrichissante que je n'avais jamais professionnellement envisagé d'entreprendre un travail aussi important d'écoute de la civilisation merina et que certaines leçons du terrain sakalava en prenaient par ailleurs plus de sens. Ainsi, l'importance des traditions dynastiques dans les comportements politiques, que j'avais pu étudier dans l'Ouest, apparaissait sous un jour nouveau, dans ses capacités d'évolution vers le patriotisme et le nationalisme. D'autant que Ratsimamanga avait trouvé des solutions personnelles à cet héritage : il n'a pas hésité à distribuer des terres qu'il tenait de son père à ceux qui étaient dans le besoin, parents pauvres comme anciens « captifs », *andevo*, deux catégories de personnes dont il parle avec une réelle tendresse.

La lecture de l'histoire malgache avec un informateur de cette qualité était hors du commun. J'avais adopté une démarche particulière. J'avais entrepris mes travaux de recherche dans l'Ouest peut-être simplement à cause de vagues réminiscences littéraires : à la fin de *La coutume des Ancêtres* de Charles Renel, un sage, devant le village sacré d'Alasora en flammes, conseille à un jeune couple en pleurs d'aller vers l'Ouest, car là-bas les Ancêtres ont encore leur mot à dire. J'en étais revenue plus armée pour interpréter certains aspects anciens d'un Centre christianisé depuis deux siècles. Et certains éléments que j'avais retenus de mes incursions dans les cultes dynastiques sakalava facilitaient ma compréhension des propos de Ratsimamanga, notamment sur l'importance du lignage dans les sentiments familiaux et le rôle primordial de la grand-mère maternelle dans l'éducation sexuelle des petits-enfants, notamment des petites filles. L'identification des

princes malgaches à la terre des ancêtres est aussi quelque chose que j'avais très fortement ressenti dans l'Ouest. Je la retrouvais dans les mots simples avec lesquels Rakoto Ratsimamanga évoquait ses souvenirs d'enfance. Le mot « patrie », en malgache, est en effet rendu par le terme « terre des ancêtres », et plus précisément des ancêtres royaux, *tanindrazana*. Ce sont eux qui fertilisent la terre en y retournant, et ainsi la sacralisent. La formule employée par le Mouvement Démocratique pour la Rénovation de Madagascar, M.D.R.M., pour galvaniser ses membres empruntait au vocabulaire dynastique l'idée du « sacré » (*Masina ny tanindrazana*) de la patrie. Les *Andriana* aussi quand ils retournent à cette terre deviennent *masina*.

Je recoupais ces propos avec des idées formulées en privé par le Professeur Raymond Ranjeva pour justifier certaines de ses prises de position politiques :

« Les Malgaches, et nous en particulier (les patriotes), nous ne servons pas les chefs, mais la terre des ancêtres, c'est-à-dire la terre que sacralisent nos ancêtres, la patrie. »

Écrire sur Ratsimamanga, c'est d'abord écrire sur un homme malgache qui, par tradition, a eu la possibilité de réinterpréter l'histoire de ses lignages d'appartenance au travers des engagements pris pendant tout le vingtième siècle. Au même titre que le Palais de la Reine, le Rova, la vie du Professeur est un monument de notre histoire nationale. Il a l'avantage de parler, de témoigner encore et d'avoir cet air indestructible qui fascine tant quand on le rencontre.

Après la lecture des ouvrages précieux écrits sur lui, il m'a cependant paru important de lui laisser la parole, avec ses mots, tels qu'ils expriment sa propre vie. Ceci afin de ne pas céder à la tentation de prendre sa place et de projeter sur lui ma propre vision du monde, mes préoccupations. Bien sûr le choix des thèmes traités ici dépend largement de la relation que nous avons établie, ce qui n'est pas neutre. Nos différences ont été cependant assez fructueuses pour avoir

donné un matériel dont la richesse en tant que témoignage de notre temps à l'orée du vingt-et-unième siècle est unique.

Écrire sur le Professeur était aussi pour moi l'occasion de mettre au service d'une nécessaire régénération culturelle l'amour que je porte aux mots.

Bien sûr, le décryptage d'un symbole de cette importance n'est pas aisé. Le premier risque est de tomber dans le panégyrique, qui est la tentation la plus facile.

Si en toute objectivité, la vie d'Albert Rakoto Ratsimamanga mérite d'être connue, pour traduire certaines réalités de notre pays sur près d'un siècle, l'engagement passionné qu'il a eu pour tous les grands enjeux de son époque est exceptionnel. Si quelqu'un est attaché à l'unité et au renforcement des liens qui forment notre peuple, c'est bien lui. Peut-être parce que ses origines princières lui ont fait connaître la complexité des processus politiques touchant aux peuples et aux pouvoirs et qu'il a fait le choix de ne pas vivre à la marge ou à la périphérie de l'avancée démocratique. J'ai beaucoup appris avec lui sur la manière dont les intellectuels de sa génération concevaient la question nationale.

Traduire sa vie d'après ce qu'il en dit lui-même constitue pour les jeunes d'aujourd'hui une possibilité d'identification forte à la réussite quand leur environnement insiste beaucoup sur l'échec, généralisé si l'on se fie au discours actuel en cette fin de siècle.

À mon avis, la réussite de Ratsimamanga est due à une volonté acharnée d'enracinement dans sa culture. La génération des Malgaches qui ont aujourd'hui vingt ans a une perception négative du présent national, où tout semble se détériorer, de l'environnement physique au prestige des chefs, sans parler des images parentales ; l'échec des élites incite peu la jeunesse à la confiance.

Comme le Professeur Georges Ramahandridona le disait lors d'une de ses brillantes interventions :

« Madagascar a d'autant plus besoin de valoriser l'image de Ratsimamanga que les adultes et les parents de notre pays n'ont pas forcément la capacité de jouer leur rôle de guides envers les jeunes. »

Il est vrai aussi que la majorité des parents et même des grands-parents actuels ont été formés pendant la colonisation et que très peu ont eu la possibilité de la critiquer de manière conséquente. Beaucoup ont été « surpris », même, par une indépendance qu'ils n'avaient ni recherchée ni attendue le plus souvent, et pour laquelle ils ne s'étaient pas préparés. Par ailleurs, il faut souligner le tragique échec de 1947, échec qu'il est difficile de prendre pour modèle.

Moi-même j'ai regretté de n'avoir pas avoir assez connu mon grand-père, le Docteur Ramamonjisoa qui faisait partie des jeunes médecins formés à la fin du dix-neuvième siècle par le Docteur Davidson, médecin de la Cour. Il avait été le contemporain du père du Professeur Ratsimamanga et tous deux s'étaient sûrement rencontrés au Palais de la Reine. J'étais trop jeune pour profiter pleinement de ses témoignages sur l'Ancien Régime, et voilà que j'entendais un prestigieux savant malgache, né au début du vingtième siècle, répondre à mes questions. Je pense que lorsqu'on cherche avec constance certaines choses importantes, comme la mémoire de son peuple, on parvient toujours à rencontrer ceux qui peuvent le mieux en rendre compte. La passion mène toujours aux sources dont elle a soif. Je pense aussi que toute chose vient en son temps, temps qui de surcroît vous fait parfois des cadeaux inattendus. Je me trouvais devant le Professeur Rakoto Ratsimamanga et il me faisait don de sa mémoire sur une période que je pensais désormais inaccessible à ma sensibilité. L'histoire de sa famille me léguait des détails qui venaient corroborer ce que j'avais compris des propos de Bon papa, de la génération antérieure.

Transcrire nos entretiens prenait alors des allures de devoir absolu.